

Un millionnaire original se permit le luxe, ces temps passés, de faire écrire et composer pour sa seule jouissance, par l'un des plus considérables poètes de ce temps, un poème dont il n'a été tiré qu'un exemplaire: le sien. M. Bourget s'offre une joie aussi délicieusement égoïste; il fait un roman qui ne sera que pour lui: il se marie. Le monde en cause; car rien de ce qui touche M. Bourget n'est indifférent aux quelques milliers de femmes charmantes disposant de la renommée, qui ont été pour lui si justement prodigues.

Si même, sans le connaître que par ses livres, elles ont éprouvé une sorte de dépit à cette nouvelle, sa vanité le devine sans surprise. Le romancier à la mode est, pour les femmes, ce qu'est au théâtre l'actrice pour nous autres hommes! Un commerce d'intimité intellectuel s'établit entre elle et nous. Le roi de Bavière était réellement fou, qui croyait nécessaire de faire le vide dans la salle pour y être seul. Nous y sommes isolés en dépit du coudoïement; nous suivons l'action chacun comme si elle ne se déroulait que pour nous; et la logique de cette conception inconsciente nous amène à nous imaginer volontiers que la femme qui vit sur les planches le rêve de l'écrivain, ardente, émue, passionnée, riant, pleurant, chantant, chante, pleure et rit pour nous. Et lorsque tout à coup un écho de son mariage nous arrive, un court frisson de jalousie ridicule nous traverse moins le cœur que le cerveau, et nous ressentons le plus inexplicable des malaises: penser que ce ne sera plus désormais entre elle et nous qu'un partage dont la meilleure part sera pour un autre tout seul. Mais on s'y accoutume, surtout lorsqu'après le mariage on la retrouve se donnant avec le même entrain. On oublie qu'un mari est derrière la coulisse, ou, si l'on y songe, c'est en amant heureux charmé d'une liaison que parfume un arrière-goût d'adultère innocent.

Les lectrices de M. Bourget ont ressenti cette impression bizarre, heureusement fugitive: elles sont à lui si complètement. Mais elles se sont fait une raison. Résignées, après un gros soupir, elles se sont enquis de la femme élue, curieuses de connaître la jeune fille qui a su, par une réunion de qualités rares, ne pas éveiller les défiances de l'impitoyable observateur.

C'est qu'elles tiennent en particulière estime l'écrivain qui leur a présenté Mme de Moraines et, plus récemment, dans *Un Cœur de Femme*, Mme de Tillières, cette Mme de Tillières, la plus honnête femme du monde, du grand monde, qui n'a que deux amants à la fois. Il faut savoir, et il n'y avait que M. Bourget pour le dire, que l'on peut être noble, pure, presque sainte, et porter deux fautes. Mme de Tillières est une jolie veuve, qui vit fort entourée, sous le patronage de sa mère, une brave dame que l'auteur dit

source et qu'il peint aveugle. Un éloquent orateur de la droite des intimes est le plus intime. Ce fut en lui disant les misères de son cœur qu'il la toucha. Elle vint au secours de sa détresse, avec des paroles de compassion, et comme la pitié est une des formes de l'amour elle lui prodigua sans marchander toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Mais ces affections, nées dans les larmes et les confidences sont une surprise. On ne tarde guère à s'apercevoir qu'on ne faisait que plaindre quand on croyait aimer. Ce fut l'erreur de Mme de Tillières, elle la vit trop tard. Pour son blessé, il était d'un mal tombé dans un pire, et les plaies de son cœur pansées, d'autres plaies s'étaient ouvertes. La jolie veuve lui avait fait oublier l'épouse parjure; mais quand la jolie veuve serait parjure à son tour: qui la lui ferait oublier?

Vous savez comme ces erreurs se reconnaissent. Mme de Tillières s'aperçut, avec stupeur, qu'elle n'aimait plus son grand homme lorsque son cœur battit pour un autre. Cette fois, il n'y avait plus à s'y méprendre, c'était de l'amour et du plus ardent. Celui qui l'avait inspiré était l'un de ces hommes à réputation détestable, un de ces mauvais sujets dont les femmes ne médissent pas plus sincèrement que nous autres des créatures légères et charmantes. Pourquoi cette sympathie pour des êtres qui paraissent n'en point mériter? M. Bourget pense qu'une honnête femme en se faisant adorer par un libertin a l'orgueil de l'emporter sur d'innombrables rivales et que cette considération la pousse à de chanceuses extrémités. Ne serait-ce point plutôt qu'un secret instinct nous garde de traiter avec une froideur téméraire les conquérants et les conquérantes, rien ne nous assurant que nous ne risquons pas de nous trouver un jour sur leur champ d'opérations.

Pour tout vous dire, les apparences trahirent à la trahison de la grande dame, et les deux hommes en furent réduits à se vouloir couper la gorge, affolant la malheureuse qui, pour éviter une catastrophe, se rendit chez l'insulteur et lui demanda de retirer son insulte, ce qu'il lui accorda. Elle avait trop d'honneur pour ne pas estimer ce sacrifice à son prix; elle le paya royalement d'une faute. A la réflexion, elle se repentit et, noblement quitté par l'amant qui ne voulait plus de l'aumône humiliante, honteuse de son action vis-à-vis du Don Juan qu'elle avait, ma foi converti à la pratique du bien et qui l'eût épousée, elle porta son repentir à Dieu. Elle achève en quelque cloître rigoureux une vie dont les faiblesses mêmes furent édifiantes. Autour de ses beaux cheveux blonds s'allume une auréole; et, dans leurs oratoires privés, de belles pécheresses s'agenouillent et prononcent avec ferveur: « Sainte madame de Tillières, priez pour nous!... »

Des sceptiques mettent en doute cette dévotion; ils assurent que l'on trouve l'expiation de Mme de Tillières excessive. « Quel âge avait-elle? » a demandé l'autre soir, dans son salon, au milieu

Il se sa cour d'amour, une Parisienne écoutée. Et lorsqu'elle le connut : « Elle était bien jeune pour un tel repentir », dit-elle. La compagnie pensa de la sorte, hors une triste et pâle jeune femme qui, dans sa résistance à l'opinion commune, dénonça une peine que l'on n'osait que soupçonner. Car, ainsi que l'a fait très finement remarquer un critique, le charme invincible des romans de M. Bourget, c'est de permettre aux femmes qui cherchent dans les livres leurs propres secrets de se confesser tout haut. Tendez l'oreille à ce qu'elles disent de Mme de Tillières, et vous recevrez les confidences les plus inattendues et les aveux les plus hardis. M. Bourget, lorsqu'un de ses romans est en cours de publication, n'entre pas dans une loge, dans un salon, sans qu' aussitôt une des dames présentes ne lui demande : « Monsieur, dites-moi, comment pour cette pauvre femme tout cela finira-t-il ? » Le romancier sourit et pense à part : « Probablement, madame, car je suis pour les solutions communes, ainsi que cela finira pour vous. »

Il sait bien ce qu'il fait ce minutieux analyste; il se garde de chercher une situation extraordinaire, une hypothèse invraisemblable; il s'en tient à la scène banale, que l'on a chacun joué ou vu jouer, et sur laquelle on a toujours une opinion qui n'est qu'un plaidoyer pour soi-même.

Puis, pour n'être ni nombreux ni rares, ses personnages, dessinés avec une vérité surprenante, qui tient même quelquefois de la photographie et de la gravure de mode, semblent des gens que l'on a positivement connus. Ils empruntent encore leur réalité à la mise en scène. Personne n'est mieux renseigné que M. Bourget sur ce qu'on est convenu d'appeler le monde et les obligations qu'il impose. Nul mieux que lui n'est tenu au courant des variations de la mode et du goût. Il en remonterait au couturier et au maître-d'hôtel. On raconte que des grandes dames, citées pour la tenue de leur maison, le donnent comme référence : « M. Bourget le dit ! »

Il sait quel sport est en faveur; quelle taverne fréquente un impeccable; avec quelle boisson tenue; la disposition d'une table servie à la russe; la dernière forme du porte-cartes; les commodités de la voiture : Pardoise blanche encadrée de noir et la petite pendule; il a des vues très exactes sur l'ameublement; il possède à merveille son code de la civilité puérile et honnête; ce n'est pas lui qui commettrait de faute contre l'usage; il en remonterait pour les révérences à feu Mme de Noailles et pour le protocole à M. d'Ormesson. Aux plus petites choses attentif: où faites-vous blanchir vos faux-cols? il connaît la bonne adresse à Londres. Sa sollicitude s'étend jusqu'aux dessous de ses héroïnes. A-t-il assez nettement précisé que le corset de Mme de Moraines devait être noir. Cela fit même à l'époque un beau tapage dans le monde.

M. Bourget ne s'en émeut point. Il domine le monde qui pourrait l'absorber. Plus indulgent et poli que flatteur, il règne sur ses lectrices en conquérant, mais que son joug est léger. Il ne leur cache point la vérité, seulement il la cherche aimable et pour plus de sûreté encore l'engourlande.

Miroirs fidèles d'une société compliquée et subtile, ses livres ne seront pas perdus. Comme M. Hervieu et M. de Maupassant, il travaille pour les futurs historiens des mœurs élégantes de ce temps. Il est peut-être, des trois, le plus précis. Ce sont ses histoires qui démontrent le plus victorieusement que l'amour est un maître invincible, puisqu'il a su conserver tant de place dans la vie de ces belles oisives si occupées.

Le dimanche 17 septembre 1890

CHÉMIN DE FER D'ORLÉANS
 Abonnés, la Compagnie d'Orléans vient de soumettre à l'homologation ministérielle une proposition aux termes de laquelle il sera facultatif pour le public de régler le prix de l'abonnement à Paris à 10 h. 45 du soir.
 On délivre des billets jusqu'au vendredi 12 septembre, à quatre heures du soir, dernier délai : 10 à la gare du Nord; 20 à la Société des Voyages économiques, 10, rue Auber.

Paris à Compiègne et retour. Prix en 1 ^{re} classe : 6 fr. 75; en 2 ^e classe, 5 fr. 50	Paris à Pierrefonds et retour. Prix en 1 ^{re} classe, 12 fr.; en 2 ^e classe : 10 francs; en 3 ^e classe : 8 francs.	Départ de Paris (gare du Nord), par train spécial, à 7 h. 50 du matin.	Arrivée à Compiègne à 9 h. 10 du matin.	Au retour, départ de Pierrefonds par train spécial à 9 h. 5, et de Compiègne à 9 h. 25 du soir.	Arrivée à Paris à 10 h. 45 du soir.
<p>Le service est le plus rapide pour les voyageurs de Paris à Chartres-Bazouges, par le train de nuit, avec les voitures de 1^{re} et de 2^e classe. Départ de Paris à 11 h. 15 du soir. Arrivée à Chartres-Bazouges à 1 h. 30 du matin. Arrivée à Chartres-Bazouges à 1 h. 30 du matin. Arrivée à Chartres-Bazouges à 1 h. 30 du matin.</p>					

sorte au train express de toutes classes qui part de Paris, gare d'Orléans, à 7 h. 45 du soir et arrive à Aurillac à 9 h. 35 du matin.